

AUBIN

Le Passant—La Passante

— Quel âge as-tu ? — Seize ans. — De quel pays es-tu ?
— D'Aubin. — N'est-ce pas là, dis-moi, qu'on s'est battu ?
— On ne s'est pas battu, l'on a tué. — La mine
Prospérait. Quel était son produit ? — La famine.
— Oui, je sais, le mineur vit sous terre, et n'a rien.
Avec la nuit de plus, il est galérien.
Mais toi, faisais-tu donc ce travail, jeune fille ?
— Avec tout mon village et toute ma famille,
Oui. Pour chaque hottée on me donnait un sou.
Mon grand-père était mort, tué du feu grisou.
Mon petit frère était boiteux d'un coup de pierre.
Nous étions tous mineurs, lui, mon père, ma mère,
Moi. L'ouvrage était dur, le chef n'était pas bon.
Comme on manquait de pain, on mâchait du charbon.
Aussi, vous le voyez, monsieur, je suis très maigre ;
Ce qui me fait du tort. — Le mineur, c'est le nègre.
Hélas, oui ! — Dans la mine on descend, on descend.
On travaille à genoux dans le puits. C'est glissant.
Il pleut, quoiqu'on n'ait pas de ciel. On est sous l'arche
D'un caveau bas, et tant qu'on peut marcher, on marche ;
Après on rampe ; on est dans une eau noire ; il faut
Étayer le plafond, s'il a quelque défaut ;
La mort fait un grand bruit quand tout à coup elle entre ;
C'est comme le tonnerre. On se couche à plat ventre.
Ceux qui ne sont pas morts se relèvent. Pas d'air.
Chaque sape est un trou dont un homme est le ver.
Quand la veine est en long, c'est bien ; quand elle est droite,
Alors la tâche est rude et la sape est étroite :
On sue, on gèle, on tousse ; on a chaud, on a froid.
On n'est pas sûr si c'est vivant tout ce qu'on voit.
Sitôt qu'on est sous terre on devient des fantômes.
— Les pauvres paysans qui vivent sous les chaumes
Respirent du moins l'air des cieux. — On étouffait.
— Pourquoi ne pas vous plaindre aussi ? — Nous l'avons fait.
Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire,
Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.
— Et l'on vous a donné, quoi ? — Des coups de fusil.
— Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil.
— Mon père est mort frappé d'une balle. — Et ta mère ?
— Folle. — Et tu n'as plus rien ? — Si. J'ai mon petit frère.
Il est infirme, il faut qu'il vive, de façon
Que j'ai mendié, mais on m'a mise en prison.
Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.
— Que fais-tu donc alors ? — Je suis fille publique.

Victor HUGO



Le mémorial des fusillés

Textes et photos par nos soins

Municipalité d'AUBIN

AUBIN

et

Victor HUGO



Quel âge as-tu ? — Seize ans. — De quel pays
es-tu ?

— D'Aubin. — N'est-ce pas là, dis-moi, qu'on
s'est battu ?

— On ne s'est pas battu, l'on a tué. — La mine

...

(extrait de « Les années funestes »)

Notre commune s'enorgueillit d'avoir inspiré le plus
grand poète français, Victor Hugo: en effet, pour illustrer la misère ouvrière de
son temps, l'écrivain, alors en exil à Guernesey a écrit un poème dont le titre
est précisément Aubin.

A l'origine de ce texte, la grève sanglante d'octobre 1869 qui vit la troupe inter-
venir brutalement faisant 17 morts dont 2 femmes et 1 enfant.

Connu sous le nom de fusillade du plateau des Forges, ce tragique évènement
eût un grand retentissement national et international. Victor Hugo voulut
s'associer à l'indignation générale, avec d'autant plus de vigueur qu'on connaît
le mépris qu'il professait à l'encontre de « Badinguet » (Napoléon III). Mais plu-
tôt que de reprendre le détail des faits, comme le fera plus tard Emile ZOLA
dans « GERMINAL » en transposant la scène dans le bassin houlier du Nord,
Victor Hugo choisit de décrire la grande misère des populations ouvrières à tra-
vers la figure d'une jeune fille dont le père est mort sous les balles des soldats,
obligée de se prostituer pour survivre.

On trouvera en page 4 le texte intégral du poème.

Contexte historique

1869 : L'empereur est malade et l'Empire est moribond mais il ne le sait pas encore. Depuis longtemps, la « fête impériale » est bien finie et le régime, déjà affaibli par la crise économique intérieure a subi de graves échecs à l'extérieur (expédition au Mexique 1861-1867, intervention en Italie au profit du Vatican 1864-1864, échec de la dévolution du Luxembourg 1867).

Sur le territoire national, les conséquences du traité de libre-échange avec l'Angleterre sont désastreuses pour l'industrie française. Handicapées par une qualité moindre du charbon et un certain retard technologique, les compagnies minières et les entreprises métallurgiques tout comme les industries textiles sont contraintes à licencier, à augmenter les cadences et à baisser les rémunérations pour soutenir la concurrence britannique. En conséquence, les revenus des mineurs et des ouvriers, déjà très faibles, sont en baisse constante depuis le milieu des années 1860. La misère s'étend à tel point que même les rapports de police témoignent dès 1865 de l'extrême précarité des familles ouvrières. En réaction, les idées socialistes de Proudhon (décédé en 1868) et de Marx progressent dans le monde ouvrier sans que paradoxalement l'empereur ne s'en inquiète trop. Au contraire, il va jusqu'à financer en 1864 le déplacement de la délégation française au congrès de Londres qui vit la création de la première Internationale. La même année, il impose à ses partisans très réticents « un droit de coalition », en réalité une forme de droit de grève.

Politiquement l'opposition républicaine se structure, profitant d'une loi qui libéralise la presse et autorise l'organisation de réunions (1868). Au sein de son propre clan, l'empereur se heurte aux conservateurs activement soutenus par sa propre épouse, l'impératrice Eugénie.

Aux élections de mars 1869, profitant du recul des « candidatures officielles », ce sont les bonapartistes libéraux qui l'emportent sur les autoritaires : 120 élus contre 98 à côté d'une trentaine de républicains. Suite au scrutin, des grèves éclatent un peu partout en France. D'abord, dans le bassin de la Loire où la répression fait 16 morts à la Ricamarie, près de Saint-Etienne (16 juin). Puis quelques jours après ce sont les mineurs de Carmaux qui entament une grève qui sera victorieuse en août (augmentation des salaires, démission du directeur, changement du règlement). Localement les mineurs de Decazeville avaient précédemment obtenu satisfaction lors d'une grève en 1867. D'autres mouvements avaient eu lieu à Firmi, Viviez et Rulhe. Mais jusqu'à l'automne 1869 à Aubin, ni les mines, ni les forges n'avaient bougé.

Un contexte local particulier

Dans son ouvrage « Terre de Mines » (1983), Lucien MAZARS, historien et ancien Maire d'Aubin souligne l'existence d'un contexte local d'opposition entre le quartier ouvrier du Gua où se trouvaient les Forges et le centre « bourgeois » d'Aubin situé à 3 km en aval. En effet, les habitants du Gua alors au nombre de 3000, souhaitaient faire de leur quartier, une commune autonome, comme on l'avait fait pour Decazeville quelques décennies auparavant. Le Maire de la commune, Emile Maruéjols, très proche de la direction des Forges, s'opposait vivement à cette perspective. Cela entraînait un climat de querelles et de rancœur qui se manifestait à chaque élection. A défaut d'obtenir la sécession, le Gua avait été érigé en paroisse et les Forges avaient participé à l'édification d'une église) aux structures métalliques d'avant-garde (Notre-Dame-du-Gua -1866-1867).

Les événements d'Aubin

Le 6 octobre 1869, un incident oppose les mineurs de la mine du Crol à leur chef de poste, un dénommé Imbert, accusé de refuser un trop grand nombre de bennes de charbons. En effet, à cette époque, les mineurs sont payés par équipes à la quantité de charbon extrait ; celui-ci doit pouvoir être utilisé dans les Forges voisines. Or on a déjà souligné la médiocre qualité de la houille du bassin de Decazeville, ce qui entraîne de nombreux refus. L'excès de zèle d'Imbert dans la sélection des bennes provoque l'entrée en grève non seulement des mineurs du Crol mais, le lendemain, de l'ensemble des mines du bassin Aubin-Cransac. Un groupe de 400 mineurs s'assemble sur le plateau des Forges, rejoint par quelques ouvriers métallurgistes dans le but de provoquer l'arrêt des hauts fourneaux. Cet attroupement incite le directeur du site, M. Lardy, à demander par télégramme l'intervention de la troupe. D'abord assiégé par les métallurgistes grévistes derrière Eugene Barreau, le bureau de la direction des mines que n'ont pas pu défendre les gendarmes d'Aubin est ensuite envahi par les manifestants. Les membres de la direction assistés du sous-préfet, après avoir vainement parlementé, sont contraints à la fuite.

La nuit du 7 octobre se passe sans incident mais le lendemain matin la foule se reconstitue sur le plateau des Forges et se trouve cette fois ci face à 150 soldats arrivés de Rodez. Elle souhaite faire arrêter la production de fonte. A 15 heures, l'usine est presque entièrement envahie, mais un petit détachement d'une trentaine de soldats, chargé de défendre les bureaux fait face à une foule de plus de 1500 personnes dont des femmes et des enfants. Les manifestants tentent de désarmer les soldats en pensant que les fusils sont chargés à blanc Dans l'exaltation de l'émeute, ils ne tiennent pas compte des avertissements du lieutenant qui, à 15h20 sous l'effet de la panique donne l'ordre d'utiliser les fusils qui sont en réalité armés à balles réelles. La fusillade dure moins d'une minute mais fait 14 morts et 22 blessés dont 3 ne survivront pas. Parmi les victimes, un enfant de 7 ans et 2 femmes dont on retrouvera les noms sur le monument commémoratif érigé en 2009 sur les lieux du drame.

Dès l'annonce de cette tragédie le camp républicain se mobilise par l'intermédiaire de ses nombreux journaux : Jules Simon et Jules Ferry se déplacent à Aubin et quelques semaines plus tard, l'empereur fait appel à Emile Ollivier, républicain rallié pour diriger un nouveau conseil de gouvernement de tendance libérale. Lors du procès qui concerne 27 grévistes emprisonnés à la suite des événements, on constatera une relative clémence de la justice, au regard des lois en vigueur à l'époque, avec des peines de prison assez courtes sauf pour un accusé.

Le leadeur Eugène Barreau

Eugène Barreau, né en 1841, était à la fois forgeron et cabaretier. En tant qu'ouvrier des Forges il connaissait bien les lieux et disposait d'un certain prestige auprès de ses collègues. En tant que cabaretier, il était en contact avec les mineurs dont beaucoup étaient ses clients. C'est un fait important car il existait alors une certaine opposition entre les mineurs et les forgerons. Ces derniers pestaient souvent contre la mauvaise qualité du charbon qu'ils devaient traiter tandis que les premiers les considéraient comme « privilégiés » car ils étaient payés au temps de travail et non au résultat. Lors de l'émeute, Barreau se montre particulièrement actif car il croit que les fusils sont chargés à blanc ce qui n'est malheureusement pas le cas. Il sera donc l'une des premières victimes des tirs.